

DOMINIQUE LE MEUR

Irlande, Nuit Celtique

Roman



DLM EDITIONS

VII

Minuit et demi

Morris, une bouteille de vin entamée. Les rumeurs de la nuit s'estompent. Premières notes du Pierrot en vrac. Des mots. *Ivresse, lune, cieux, métal, fantasque, comédie, habit noir*. Mots qui passent, qui s'attrapent au vol tourmenté. Poésie vers libres à vif. Des pensées erratiques, lancées comme une bille de roulette, tambourinent à l'intérieur de son crâne. Instants où la vie bascule. Evidemment. Innocence déchirée.

*

*

- Quand je me suis engagé dans l'allée, j'ai vu les arbres qui pleuraient.
- Ça pleure pas, les arbres, Moss. Tout ça, c'est du bla-bla, rétorque la Fauche, un camarade de chambrée qui a pour habitude de fouiller les poches des curés et occasionnellement celles de ses copains pour y piquer mitraille et cibiches.

Bigoudoche et le Rouquin s'esclaffent eux aussi.

C'est pourtant vrai. C'était un dimanche soir. Ce jour-là, j'ai découvert que le dimanche soir était la pire des soirées de la semaine. Celle où vers dix-sept heures, on boucle une valise de linge propre, celle où l'on emporte, dans un sachet en papier, des sandwiches confectionnés par sa mère et que l'on mangera sans faim dans le car entouré de nuit ou de néons. Celle de la porte de la maison qui se ferme. Celle où l'on s'en va. Celle où l'on pousse dans un grincement la grille du pensionnat. Ce pensionnat qui deviendra mon seul univers une semaine durant.

Jusqu'à ce dimanche fondateur alors que j'avais onze ans, je n'avais jamais même réfléchi au fait que je pourrais vivre un jour loin de ma maison. Un soir d'été pluvieux, assis sur mon lit, je m'efforçais de plaquer sur la guitare reçue en cadeau à Noël les accords du *I am a Believer* des Monkees. Je trouvais cette chanson romantique. Je ne prenais pas de cours de musique, je travaillais à l'oreille. Instants de solitude-rêve. Brisés quand ma mère a poussé la porte de ma chambre pour me dire qu'à la rentrée, dans deux semaines, je ne retrouverais pas mon école mais irais en pension.

- En prison ? ai-je répondu, effrayé. Mais je n'ai rien fait, Maman !

Ma mère a souri et m'a pris dans ses bras.

- Pas en prison, Bonhomme. En pension. Chez les Frères Chrétiens. C'est la même chose que ton école ici.

Cette correction m'a un peu rassuré. En pension... J'avais certes compris que je devrais aller dans un autre endroit plus éloigné, mais avais imaginé qu'on irait me chercher le soir après la classe. J'étais déjà assez triste à cause de mes copains que je verrais moins. Puis au fur et à mesure, ma mine s'est de plus en plus assombrie. Ma mère me parlait d'une grande chambre que je partagerais avec d'autres petits garçons.

- Tu verras, ça sera amusant comme tout. Ici, avec ton père malade, je n'aurai plus le temps de m'occuper de toi comme il faut. Et puis, tu pourras même apporter ta guitare et épater tes futurs copains. Je viendrai te chercher tous les vendredis et tu pourras me raconter les chouettes trucs que tu auras faits pendant la semaine.

Fausse promesse d'ailleurs car j'ai souvent dû perdre des heures dans le bus du retour.

Les efforts de ma mère pour mettre de la bonne humeur dans cette nouvelle étaient maladroits. Inadéquation de l'expression du visage et des mots.

- Maman, je ne veux pas de ces nouveaux copains. Je préfère rester. Je serai gentil. De toute façon, je suis toujours sage, non ?

Ma mère a poussé un long soupir, prélude à l'explication d'une décision arrêtée depuis déjà longtemps. Elle a pris mon visage chagriné dans ses mains et m'a dit les docteurs, les allers-retours dans les hôpitaux à Limerick, à Cork, voire peut-être Dublin.

- Tu ne pourras pas rester seul ou séjourner chez les voisins à tout bout de champ et de manière imprévisible, tu comprends ?

Oui. Mais cela n'allégeait pas le poids de la tristesse. Ma mère, je le voyais bien, était malheureuse. Moi aussi, j'étais malheureux, et mon père était malade. Il n'y avait rien à ajouter. Ma guitare est restée muette entre mes mains. Je n'avais plus envie de rêver.

Le reste des vacances était gâché. Je comptais les jours. Puis les jours ne suffirent plus. Je comptais les heures avec des repères qui me donnaient l'illusion de tant de choses à faire avant l'échéance maudite. Jusqu'à ce qu'elles-mêmes deviennent dérisoires. Mon père s'est excusé. C'était de sa faute si je partais. Enfin la faute de sa maladie. Bientôt, il irait mieux. Il reprendrait la camionnette pour continuer d'aller rétablir le courant qui ne passe plus, comme il disait. Je ne me

faisais pas d'illusions. Son van d'électricien n'avait plus quitté l'allée devant la maison depuis de longs mois. Depuis que des douleurs inconnues avaient commencé à lui labourer les entrailles.

- N'en veux pas à ta mère, mon fils. Elle ne peut pas tout faire.

Le jour J. La voiture. Trajet silencieux hors de l'enfance, sous la pluie. J'ai quitté ma chambre, ma maison en bord de ville, ma liberté d'aller et venir, la cuisine de ma mère, tout ce qu'on se dit avec les copains, les filles de l'école à côté, notre petit jardin, les histoires que je racontais à Louise. Mes petites joies quotidiennes. Ce dimanche-là, Maman m'a accompagné jusqu'au portail du pensionnat. Elle a échangé quelques mots avec le prêtre venu à notre rencontre puis m'a serré dans ses bras. Longtemps. De toutes ses forces. Comme si elle voulait que j'habite encore son corps. Je suis resté sans bouger, la poitrine gonflée, la gorge nouée, les yeux brûlés par le flot grondant des larmes retenues. Dernier baiser.

- Allez marche, mon petit, marche.

Je me suis engagé dans l'allée à la suite du prêtre. Marchant comme un automate dans le bruissement des feuilles. De fines perles d'eau soufflées par les bourrasques tourbillonnaient autour de moi. J'en étais sûr, les arbres pleuraient pour moi. Je les ai remerciés à voix basse de leur compassion et cela m'a donné de la force. Ces géants de bois et de ramures étaient avec moi. Ils comprenaient ma peine. C'est pour cela que j'ai répondu :

- T'es un con, la Fauche, tu crois à rien.

Le Rouquin renchérit.

- Si ! La Fauche croit encore au Père Noël et pense que c'est les cigognes qui livrent les bébés !

Tout le monde a ri, match nul. Je ne sais évidemment plus comment, à l'époque, j'ai raconté ces heures de basculement, mais, avec mes mots d'hier, j'ai dit la tristesse, l'impuissance, la peur, la recherche d'un réconfort, quelque part. Tout le monde a ri certes, mais chacun avait encore en tête le moment où il avait, pour la première fois, franchi la grande grille de l'entrée. Chacun avait fait le même cheminement. Les arbres n'avaient peut-être pas pleuré pour eux, mais d'autres signes, d'autres visages leur avaient assurément porté secours. A eux trois. Damien Byrne dit la Fauche, un garçon de notre âge qui faisait deux têtes de plus que nous et qui avait des mains comme des battoirs, ma famille, c'est la ferme. La terre et les bêtes. J'ai toujours vécu avec ça. Ça te forge les biscotos. Tony Mullins, dit Bigoudoche, orphelin de père, tignasse bouclée, gamin tout en éclats de rire à chaque blague, à chaque bêtise. Lui aussi jouait de la guitare, un jour, vous verrez, je jouerai dans un groupe aussi célèbre que les Beatles. Et Sam Culhane, dit le Rouquin, peau de neige, le poil roux, le cheveu ras, la plaisanterie en embuscade. Eux n'étaient pas en internat à cause de la maladie. Ils y avaient été envoyés pour redresser leurs résultats scolaires. Avec, il est vrai, un certain succès, aimaient-ils à dire, on était encore bien plus mauvais externes. Il y avait là sans nul doute une part de vérité. On glandait beaucoup, c'est entendu, mais on se résignait aussi à étudier tant les fins de journées pouvaient être longues. Les trois formaient déjà une petite bande d'amis avant mon arrivée. Après le premier jour de classe, ils

étaient venus vers moi. Je traînais tout seul dans la cour de récré, me demandant ce que je faisais là, comment j'allais bien pouvoir gérer la promiscuité des dortoirs, les douches en groupe. J'en avais fait l'expérience la veille. J'avais laissé mes larmes se mélanger au ruissellement de l'eau savonneuse. Et à vingt-et-une heures, une trentaine de gamins au pied de leurs lits qui doivent faire une prière avant de se coucher. Avec le prêtre-surveillant qui s'assure ensuite que les mains sont sur les couvertures, à votre âge, il faut éloigner les démons tentateurs. Il ferait sa ronde à l'improviste dans la nuit. Gare à ceux qui auraient désobéi. Et mes heures de solitude, moments où je jouais de la guitare en rêvant. Tout ça semblait bien loin. Gérer une liberté rétrécie au lessivage religieux. J'avais peur. Envie de prendre mes jambes à mon cou. De fuguer. De rentrer. Vendredi est dans cinq jours.

Premier matin, première récré.

- Tu t'y feras, j'entends soudain.

Derrière moi, mes trois lascars. Je me méfie car d'autres du même âge que moi ont déjà lancé quelques réflexions sur mon passage, il faut le comprendre, il a quitté sa maman. Visages hilares. Méprisants. Menaçants. Je me retrouve nez-à-nez avec Damien. Je n'en mène pas large.

- Moi, j'accueille toujours les nouveaux. Après, on voit. Si ça va, on devient potes, si ça clique pas, ils foutent le camp ailleurs, s'ils m'emmerdent, je les assomme !

Par chance, ça clique. J'ai tout de suite apprécié le geste sans arrière-pensées, le parler rude et direct. Et plus tard, l'ambiance de franche rigolade. On est vite devenu inséparable, tous les quatre. Les premières semaines avaient tout de même

été interminables mais j'étais rassuré. J'avais de nouveaux amis. Et un surnom. L'anecdote sur ma relation spéciale avec les arbres de l'allée servie avec moult détails après ma période d'adaptation avait inspiré le Rouquin qui m'avait affublé du sobriquet Moss la Fabule. Mais ils m'appelaient plus simplement Moss ou Mossy.

*

*

Ces heures d'hier venaient du vide, du temps en cadeau-poison, de l'alcool de plus en plus souvent compagnon. Retour en surface de tombeaux de douleurs. Caisson radioactif, rayonnement invisible. Jusqu'aux premières nausées. Quand sa tête devenait trop lourde, Morris se forçait à sortir pour s'aérer un peu. Ou il allait sur Skype voir si Anna était connectée. Ils se retrouvaient alors parfois oubliant leurs heures, s'enivrant d'instant de volupté. Morris aimait le corps d'Anna. Il aurait aimé pouvoir s'y reposer, s'y endormir, s'y réveiller. Sans rien attendre de plus. Qu'un peu de chaleur apaisée. Mais le temps était toujours compté, la réalité trop vite reconstituée. Le fils qui allait rentrer, le fils qu'il fallait aller chercher, le repas qu'elle devait préparer. Leurs rencontres étaient irrégulières. Des semaines, ils se voyaient deux ou trois fois, puis restaient quinze jours sans aucun contact.

- Tu baises avec d'autres hommes ?

Anna avait éclaté de rire.

- Jaloux ? Tu me flattes. Laisse ça à ceux qui s'aiment.

Elle n'avait pas nié. Il avait sa réponse et n'en parla plus. A quoi bon ? Avec Anna, les choses avaient été claires dès le début. Morris s'en accommodait assez bien mais, il aurait préféré un peu plus de considération. Aucune complicité établie. Du sexe, du plaisir. A prendre ou à laisser. Alors d'elle non plus il n'avait parlé à personne. Depuis presque deux ans. Anna, femme à éclipses.